De nos marches sensibles aux Plaines-du-Loup : ce que Lausanne vient confirmer, et déplacer, dans notre mission Pleine Terre

Depuis le printemps, le C2D explore la pleine terre sur son propre territoire : une marche sensible à La Tronche, une autre dans l'éco-quartier de Gières, une visite du quartier historique des Béalières à Meylan, une sortie à vélo sur l'eau dans la ville. À chaque étape, les mêmes intuitions reviennent : le sol se révèle quand on lui accorde du temps, l'eau de pluie devrait être une ressource plutôt qu'un déchet à évacuer, et la voiture occupe encore trop de place dans nos quartiers. À Lausanne, le samedi 13 juin, la déambulation dans le quartier des Plaines-du-Loup, conduite par les intervenants de la matinée (Emmanuel Graz, Cédric Coquelin et Jan Forster), a offert l'occasion de confronter ces intuitions à un quartier entièrement construit et déjà habité.

L'eau comme ressource

Lors de la sortie à vélo « l'eau dans la ville », nous avions appris à voir la pluie autrement : non plus un problème à évacuer au plus vite, mais une ressource à infiltrer. A Grenoble, la rue du Colonel Tanant, avec son tiers d'espace public végétalisé et ses bordures supprimées pour laisser l'eau ruisseler vers les noues, en donnait une première illustration locale.

À Lausanne, rue Edith-Burger, cette logique se retrouve poussée plus loin encore, jusque dans le foncier privé. Emmanuel Graz y a raconté comment, dans une cour partagée entre une coopérative d'habitation et un investisseur institutionnel, une noue commune gère désormais l'ensemble des eaux de la parcelle, y compris le trop-plein des toitures végétalisées. Conséquence concrète : la construction d'un bassin de rétention enterré a pu être supprimée, ce qui a permis aux deux maîtres d'ouvrage de s'entendre sur un projet commun et d'économiser cinquante mille francs suisse. Cette même rue, conçue comme une véritable « rue-forêt », illustre aussi ce que peut devenir un corridor de biodiversité une fois que l'eau y trouve sa place.

« Tolérer les automobiles, mais pas plus »

A Meylan, aux Béalières, l'Atelier Public d'Urbanisme avait posé un principe simple dès 1982: tolérer la voiture sans lui donner plus de place que nécessaire. A Lausanne, rue Elisabeth-Jeanne-de-Cerjat est l'une des quatre rues entièrement piétonnes du quartier, pavée plutôt qu'enrobée pour favoriser l'infiltration. Emmanuel Graz a montré ce que ce principe devient une fois transformé en politique réglementaire à l'échelle d'une commune : le ratio de places de parking par logement, fixé à 0,6, a été abaissé à 0,4 pour les étapes les plus récentes. Résultat : des parkings construits par anticipation se retrouvent sans demande, et certains ont été reconvertis en bacs potagers. Cette logique a toutefois ses limites : pour les personnes en situation de handicap, la norme suisse d'accessibilité universelle impose une place à proximité de chaque entrée, ce qui s'avère difficile dans un quartier aussi dense. La distance finalement retenue, après négociation avec les associations, est d'une centaine de mètres.

Sentir le sol, diversifier le vivant

Nos marches sensibles à La Tronche et à Gières reposaient sur une méthode simple : ralentir, observer, sentir, pour faire émerger ce qu'un terrain donne à voir sans qu'on l'ait théorisé. À Lausanne, Emmanuel Graz a montré ce que devient cette même attention une fois transformée en programme de longue haleine : face aux scénarios climatiques à l'horizon 2050, une partie de la flore indigène est déjà considérée comme condamnée, ce qui a occasionné une recherche systématique d'écotypes équivalents dans des régions aujourd'hui plus chaudes (Pyrénées, Pays basque, Balkans, Caucase) pour diversifier au maximum le patrimoine génétique planté. La sensibilité du regard que nous cultivons dans nos marches trouve là un prolongement très concret : elle peut déboucher sur une stratégie de diversification documentée plutôt que sur des choix d'essences laissés au hasard.

La pleine terre se construit dans la durée

Le constat dressé aux Béalières, quartier exemplaire aujourd'hui questionné sur sa capacité à résister à la densification de ses abords, trouve un écho dans le regard des deux grands témoins, à la fin de la journée. Pascal Amphoux, architecte-urbaniste lausannois, s'est étonné qu'un quartier sorti de terre il y a deux ou trois ans donne déjà l'impression d'un espace public pleinement vivant. Quentin Ladetto, prospectiviste, a raconté son propre étonnement de voir un métier longtemps jugé « un peu vieillot », à savoir la gestion des eaux et des sols, redevenir central dans la fabrique de la ville. L'un comme l'autre ont relevé un même point de vigilance, déjà soulevé aux Béalières : l'image du quartier reste négative pour ceux qui ne l'habitent pas, faute d'un équipement à rayonnement métropolitain.

Ce que le C2D en retient

Il ne s'agit pas de transposer l'éco-quartier des Plaines-du-Loup tel quel à Grenoble Alpes Métropole : la maîtrise foncière publique, le niveau d'investissement municipal et le cadre réglementaire suisse n'ont pas d'équivalent direct ici. Mais la confrontation entre nos marches sensibles et cette déambulation lausannoise dessine trois pistes pour la mission Pleine Terre : interroger nos propres normes de stationnement à l'échelle métropolitaine plutôt que projet par projet, traiter le choix des essences comme un programme scientifique de diversification face au changement climatique, et penser, dès la conception d'un quartier, les mécanismes de continuité politique et sociale qui lui éviteront, dans quarante ans, de devenir à son tour un village isolé.